

MO



MARIE-HÉLÈNE LAFON

—

MO

ROMAN

BUCHET • CHASTEL

AVEC LES REMERCIEMENTS DE L'AUTEUR  
À LA VILLA MONT-NOIR

© Buchet/Chastel,  
un département de Meta-Éditions, 2005  
7, rue des Canettes, 75006 Paris  
ISBN : 978-2-283-03712-6

*Tous droits de traduction, de reproduction  
et d'adaptation réservés pour tous pays*

« Je suis toujours autobiographique,  
même si je me mets à raconter la  
vie d'un poisson. »

FEDERICO FELLINI



Première station





Le jeudi était le jour des pieds. La mère ne pouvait pas se pencher. Mo faisait les soins avant le coucher. Il usait de linges blancs et souples, l'un pour essuyer les pieds, l'autre dont il ceignait sa taille. Il ne voulait pas mouiller son pantalon ou le salir. Les pieds de la mère étaient durs et cornés, larges, courts et gonflés. Il les prenait dans ses mains. Elle ne disait rien. Elle tenait son menton droit et regardait loin devant elle, contre le mur, elle voyait à travers les images de la télé, elle n'éteignait pas, elle gardait les images, elle enlevait le son. Elle aimait l'eau tiède. On entendait des clapotis, de menus frottements, ou des cliquetis d'instruments métalliques. Il coupait les ongles de la mère chaque semaine, il les coupait très courts, au ras de la chair ; la matière des ongles était jaune, épaisse. Les pieds de la mère ne sentaient pas. Il apportait la bassine d'eau tiède, presque

chaude. Il gardait cette bassine ronde et orange dans le meuble bas de la salle de bains, sous le lavabo. Elle ne servait à rien d'autre, elle restait neuve et luisante. Les pieds de la mère trempaient dans la bassine. Ils reposaient. La mère ne bougeait pas. Elle allongeait ses mains à plat sur ses cuisses, elle les frottait contre le tissu, pendant tout le temps que duraient les soins, ses mains tachées allaient et venaient avec un bruit rêche. Mo entendait ce bruit des mains qui ne s'arrêtait pas. La mère respirait fort. Il sentait l'odeur de sa robe. Il était à genoux. Il avait des gestes minutieux. Il trouvait que les pieds de la mère étaient lourds, qu'elle avait des pieds de pierre, comme la statue du square Séverine. Il laissait tremper les pieds pour les ramollir. Il les sortait de la bassine, l'un après l'autre. Il essuyait sans frotter, il appliquait le linge doux sur la peau bleuie, il le glissait entre les orteils, il se penchait beaucoup, il posait le pied essuyé sur la serviette verte qui était la serviette des pieds. Une serviette éponge épaisse, pliée en deux. Il l'avait choisie au centre quand le médecin avait dit qu'il fallait faire les soins chaque semaine. Les lamelles d'ongle jaune, la poudre de corne râpée, les particules de peau sèche, se déposaient sur le fond vert sombre de

la serviette humide, il les considérait avant de les jeter et toujours s'étonnait de voir les pieds de la mère produire tant de matière morte. Le jeudi soir dans le lit il pensait à ce qui se détachait de la mère par les pieds, tombait d'elle. Les pieds de la mère étaient froids. Il voyait le réseau des veines gonflées qui faisaient leur travail de sang sous la peau. La circulation n'était pas bonne, le médecin prescrivait des médicaments, depuis des années. Mo s'appliquait. Les orteils étaient repliés vers l'intérieur, il les déplaçait, les étalait à plat, l'un après l'autre, sur la serviette verte, et passait la crème, dessous, dessus. Les orteils luisaient. Il commençait toujours par le petit orteil gauche. Il suivait un ordre. La plante, le talon, le creux, le dessus. Il massait longtemps. Il ne devait pas oublier ; aucun des gestes. Il ne fallait pas blesser la mère. La crème devait pénétrer les chairs sèches qui restaient dures même après le bain dans la bassine orange. Mo comprenait que la mère était vieille, ses pieds avaient de l'usure, il devait veiller, pour que la mère n'ait pas mal, qu'elle ne souffre pas. Il était le gardien de la mère. C'était son rôle. La mère ne le savait pas ; depuis la mort du père, elle croyait commander, elle croyait que tout reposait sur elle, elle disait que seul il ne pourrait

pas se conduire dans la vie. Elle se trompait. Elle avait tort. Les soins étaient la preuve. Ceux du centre aussi se trompaient, ils ne savaient pas, personne ne savait, les soins étaient un secret. Mo y pensait quand il voyait les vieilles femmes dans les allées du centre ou dans la rue. La mère n'allait pas au centre. Il le voyait, lui Mo, que les femmes vieilles avaient du mal avec tout, elles marchaient difficilement, tout les empêchait, des caddies les heurtaient, elles étaient bousculées. C'était à cause du corps. Il les regardait. Il pensait à la mère. Elles étaient comme elle, elles avaient de mauvaises jambes, leurs pieds pesaient, elles étaient lentes et seules, elles n'avaient pas de fils ou de mari pour être dehors, dans le monde, à leur place. Elles étaient obligées. Personne ne faisait rien pour elles. Mo comprenait ces femmes. Il ne les aidait pas. Son travail au centre n'était pas d'aider les gens. Il ne devait pas aller en clientèle, Pierre le lui avait expliqué. Il arrangeait les choses qui n'étaient pas en ordre, il ne devait pas parler aux gens ; mais il voyait tout ; et aussi ces femmes. Il achetait la crème pour les pieds de la mère à la pharmacie du centre, c'était une crème chère, dans un petit tube. Il aimait que le verbe soulager soit écrit en lettres bleues sur le tube. Le jeudi

il soulageait la mère. Les mères et les femmes avaient besoin d'être soulagées, elles le disaient. Il entendait autour de lui la plainte des femmes, elle sortait d'elles. Même les filles du centre qui étaient beaucoup plus jeunes que la mère parlaient de la fatigue des corps. Elles avaient mal au dos, aux pieds, au ventre, à la tête, aux reins. Il écoutait. Les femmes travaillaient malgré les maladies du corps, elles continuaient. La mère disait qu'il fallait supporter, elle avait supporté le père ; les hommes, eux, ne supportaient pas ; la femme de Karim n'avait pas voulu supporter. Les jeunes ne voulaient plus supporter. C'était le mot de la mère, elle le disait encore quand elle parlait de Mohammed, son premier-né. Il avait été renversé par une voiture sur l'avenue. Les médecins ne l'avaient pas sauvé. Un fils de treize ans, premier-né. Karim, qui était venu un an après lui, ne lui ressemblait pas. Personne ne lui ressemblait, et surtout pas Mo à qui elle avait donné le prénom parce qu'elle était trop vieille et qu'elle n'aurait pas d'autre fils. Plusieurs fois elle avait attendu des enfants qui n'avaient pas tenu jusqu'au bout. Ils auraient été des fils, elle le savait, elle n'avait fait que des fils, cinq en tout. Elle regrettait d'avoir donné le prénom, c'était comme un signe, pour que celui-là, qui

avait tenu, qui serait le dernier, ressemble ; et ça n'avait pas marché. On disait toujours Mo, pas Mohammed. Le prénom entier était pour le mort qui avait treize ans depuis toute la vie sur la grande photo collée au mur de la salle. Après la mort du père, la mère avait sorti cette grande photo que Mo ne connaissait pas et l'avait collée. Le jeudi, certaines fois, quand Mo avait rincé et suspendu la serviette verte, rangé la bassine, les linges et les instruments, il revenait s'asseoir dans la salle ; et la mère parlait de Mohammed. Elle racontait et pleurait vraiment. Mo attendait, en respirant ses mains. Pas longtemps. Il n'aimait pas ce que la mère racontait. Il pensait que ça n'était pas vrai. Ensuite il sortait. Plus tard il s'endormait dans l'odeur de la crème blanche et chère.

## Deuxième station





La mère n'aimait pas le dehors. Elle avait vécu debout, dans la cuisine et dans la salle. Son corps avait été grand, large, en un seul morceau, vertical et raide sous les robes. Il n'avait pas d'autre souvenir d'elle. Toujours il entendait son pas, et qu'elle parlait de lui en l'appelant le pauvre Mo, ce pauvre Mo. À lui elle disait Mo seulement. Ses pieds glissaient sur les dalles de la cuisine et de la salle. Il connaissait ce bruit et savait si la mère était fatiguée, si elle avait mal aux jambes, comment elle allait parler, du père, du temps du père, ou de Béjaïa, comment elle aurait peut-être son pli au menton, et les mains nouées, comment elle pleurerait. Elle ne pleurerait pas vraiment. Elle se mettait en position, deux larmes au bord des yeux, prêtes. Elle dirait des choses sur ses belles-filles de Marseille. Elle serait en colère. Elle parlerait et regarderait devant elle. Il écouterait lui Mo. Ou elle se

tairait. Elle mangerait avec un petit bruit de bouche. Il pensait que c'était un bruit d'écureuil. Il en avait vu au parc, souvent, mais il n'avait pas pu les entendre manger. Les écureuils étaient sauvages. Il le regrettait. Il y pensait parfois le soir dans le lit en attendant. Il était sûr que le bruit de la mère était comme celui des écureuils. Il avait son idée là-dessus. Elle ferait son bruit d'écureuil avec la bouche et elle ne lui dirait rien. Comme s'il n'était pas là. La mère avait vécu debout. Elle avait servi les hommes, le père, les frères. Et les enfants des frères, aussi, quand ils venaient de Marseille, ceux de Mounir, les autres enfants ne venaient pas. La cuisine était trop petite, on n'y mangeait pas, toujours pour les repas on se tenait dans la salle. Chacun à sa place. La mère ne s'asseyait pas, on ne la voyait pas manger, on entendait son pas. Ensuite il y avait eu la télévision. Le père l'avait achetée. Il l'allumait, il l'éteignait, il choisissait les programmes, il savait assez de français pour le faire. Sous le père, les dernières années, on avait vécu avec la télévision, dans son bruit. Maintenant la mère décidait. Elle regardait des jeux ou des séries, le journal du soir, et après, jusqu'à dix heures. Sur la une. Et c'était tout. À dix heures, elle éteignait, même

si l'émission n'était pas finie. Mo n'écoutait pas. Il n'en avait pas envie. Il restait dans la pièce, avec la mère. Il lisait des prospectus. Il ne regardait que la météo et la publicité. Il savait placer toutes les villes sur la carte de France, Lille, Lyon, Strasbourg, Reims, Bordeaux, Toulouse, et même Aurillac où il faisait le plus froid presque toujours. Le son était fort. Plus tard, il reconnaissait les produits de la publicité dans les rayons du centre, les shampoings le petit électroménager les boissons les biscuits le matériel de bricolage la colle. Il disait qu'il l'avait vu à la télé. Les autres se moquaient. Ils n'étaient pas méchants. Ils riaient beaucoup et fort entre eux, les femmes aussi, avec des cris pointus ; et des contorsions du corps quand elles n'en pouvaient plus de se retenir. C'était surtout Pierre qui leur plaisait, il était aux fruits et légumes, il touchait les femmes avec ses mains sèches et blanches et elles aimaient bien ça, toutes. Elles ne se disputaient pas entre elles à cause de Pierre. Il disait à Mo, à chacune juste ce qu'elle aime Mo, le bon poids, il faut savoir, question de métier Mo, comme avec la clientèle. Pierre était un chef, le vrai patron au centre, Mo faisait comme il avait dit. Mo aimait le centre. Il mettait les produits à leur place dans les rayons, il

s'occupait des étiquettes, des caddies ; il aidait un peu pour tout, sauf à la caisse, il ne pouvait pas, on avait essayé, il était trop lent, il s'était affolé. À l'école déjà les maîtresses répétaient, chaque année, qu'il était lent, mais gentil, qu'il avait de la bonne volonté. Au centre on lui demandait sans arrêt, et ceci, et cela, et d'enlever les cartons, s'il pouvait changer une ampoule ou réparer l'agrafeuse. Il savait, il s'en occupait, il allait, il arrangeait chaque chose, il n'oubliait rien, et il recevait son salaire à la fin du mois. Il en donnait la moitié à la mère, sur le compte ; Mounir avait calculé sa part, pour le loyer la nourriture les dépenses afférentes au foyer et l'entretien général, il disait cette phrase. Mo pensait que l'entretien général de la maison et de la mère et le sien, il connaissait, c'était son affaire. Depuis sept ans qu'il était entré au centre, pendant la maladie du père, il avait tout pris en main, les courses la vaisselle le ménage la lessive et le repassage. Tout, sauf la cuisine ; la mère ne voulait pas. Elle criait beaucoup et se plaignait comme si le père était encore vivant, mais les après-midi, elle restait à dormir sur la banquette du salon, les mains croisées, la bouche ouverte. Il la voyait les jours de congé, et le dimanche aussi. Il aimait bien donner son argent

à la mère et qu'elle dorme sans avoir peur quand il était dans la maison. Karim et Mounir croyaient savoir, mais ils ne savaient rien, de cette vie qu'ils avaient la mère et lui, depuis la mort du père. Karim venait de Marseille, il parlait fort et longtemps, la mère aussi disait des paroles, ou elle bougonnait dans sa gorge, les dents serrées. Ensuite elle serait difficile, pendant plusieurs jours, elle claquerait les portes, elle ferait du bruit avec les objets et pousserait à fond le son de la télévision. Elle répéterait, comme le père dans la chambre à l'hôpital avant de mourir, qu'être esclave au centre, ça n'était pas un vrai métier. Esclave, ou larbin, ou crouillat, et d'autres mots encore, en français ou en arabe, que Mo ne comprenait pas. Il ne répondrait pas. Il attendrait qu'elle finisse. Il ne disait rien quand Karim venait, et que la mère lui donnait de l'argent dans une enveloppe. Il faisait comme s'il n'avait rien vu. On croyait qu'il ne voyait rien. Karim avait eu une femme, une Française, plus vieille que lui ; elle l'avait laissé, elle était partie avec les deux enfants loin dans le Nord. Mo ne se souvenait plus d'eux, sauf de la fille, qui avait le même âge que lui, à trois jours près. Il avait été oncle à sa naissance, et, aux petites écoles, il suivait les mêmes classes

que sa nièce. Ensuite il avait redoublé, et Samira était vive, ils le disaient tous, elle ne redoublait pas, elle savait du premier coup, les maîtresses l'aimaient ; elle était comme sa mère, les yeux bleus, les dents brillantes et rangées ; sa mère travaillait dans l'école aussi, elle aidait les maîtresses. Samira n'avait de la famille que les cheveux, une masse très noire, haut portée sur la tête. Parfois, le soir, quand Karim était venu et qu'il avait crié avec la mère, Mo pensait à Samira dans le lit en attendant. Il essayait de l'imaginer. Il n'y arrivait pas du tout. Elle ne devait pas ressembler aux femmes du centre. Une fois, pendant la maladie du père, Karim avait dit qu'elle était devenue infirmière spécialisée, elle avait étudié pour avoir ce métier ; la mère avait crié que ce n'était pas vrai, qu'il croyait toujours n'importe quoi, ce que lui racontaient les femmes, surtout les Françaises. Plusieurs fois Mo avait essayé de penser à Samira en infirmière, avec une blouse boutonnée. Ensuite on n'avait plus parlé d'elle. Quand Karim ne venait pas pendant longtemps, Mo et la mère étaient tranquilles. Ils s'occupaient des affaires de la maison, de ce qui était utile. Mo rapportait du centre les produits nécessaires. Une fois par semaine il passait l'aspirateur derrière le meuble

de la salle, sous la banquette de la mère et sous son fauteuil. Il époussetait les coussins. Il aimait nettoyer les vitres, le chiffon était doux, l'odeur du liquide bleu traversait sa tête ; il le faisait tôt le matin, quand les voisines n'étaient pas encore aux fenêtres. La mère tournait le cou et pinçait la bouche ; ça n'était pas des travaux d'homme, il ne travaillait pas comme un homme. Quand les amies de la mère venaient, si Mo était là, elles lui faisaient compliment pour la propreté, et la mère allait dans la cuisine en traînant les pieds. Les amies de la mère, deux ou trois, toujours les mêmes, étaient vieilles et lentes ; elles disaient à la mère qu'elle avait de la chance, que Mo était mieux qu'une fille pour elle ; il était tout à la fois, et il rapportait l'argent au lieu d'en coûter ; il respectait ; la mère ne répondait pas, Mo savait qu'elle avait honte. Le lundi et le jeudi, avant de partir au travail, il lavait les dalles, dans chaque pièce, avec soin, et longuement.





Troisième station



Maria travaillait à la Ronde des Pains. Dans la galerie du centre. Il l'avait vue là pour la première fois. Elle portait la tunique. Il avait pensé à une tunique, pas à une blouse, parce que ça n'avait pas de manches. Les bras minces de Maria dépassaient. Il croyait qu'une blouse sans manches c'était une tunique, mais il n'en était pas sûr. Le mot tunique était venu tout de suite quand il avait vu Maria et il l'avait gardé pour y penser le soir dans le lit en attendant. Dès la première fois il avait su le prénom de Maria parce qu'une autre femme qui était derrière le comptoir avec elle l'avait appelée. Il n'avait rien pu acheter, il ne s'était pas avancé, il n'aurait pas su quoi dire et les gens derrière lui se seraient énervés comme ils le font tous quand on est lent. Il avait préféré s'en aller. Il mangerait ce que la mère avait mis dans la boîte ; il n'aurait pas le croissant, tant pis ; il